

LA PHYSIONOMIE ACOUSTIQUE DES MOTS DANS LE CHANGEMENT STRUCTURAL DU VERBE LATIN AU VERBE ROMAN

VINCENZO PARDO*, SOPHIE SAFFI**

ABSTRACT. *The Acoustic Physiognomy of the Words in the Structural Change from the Latin Verb to the Romance Verb.* We propose, through the concept of the “acoustic physiognomy” of words, to demonstrate that the acoustic or phonic image, the sonority of the words, the sonorous or acoustic phenomenon designate as a whole the same reality, but according to different points of view, if and only if we consider language an instrument of indirect representation, just as Plato considered it in *Cratylus*, and if we admit that the language is “by composition” and not “by convention”, as Aristotle asserts in *De Interpretatione*.

Keywords: Karl Bühler, acoustic physiognomy, motivation, Indo-European linguistics, cognitive linguistics.

REZUMAT. *Fizionomia acustică a cuvintelor în schimbările structurale de la verbul latin la verbul roman.* Ne propunem să delimităm, pe baza conceptului de fizionomie acustică a cuvântului, tocmai imaginea fonică, sonoritatea cuvântului; fenomenele sonore sau acustice desemnează în mod global aceeași realitate, dar din puncte de vedere diferite, cu condiția de a considera limba drept un *instrument* precum o consideră Platon în *Cratylus*, și de a admite că limba presupune în realizarea ei „compoziție” și nu „convenție”, cum susținea Aristotel în *De Interpretatione*.

Cuvinte cheie: Karl Bühler, fizionomie acustică, motivare, lingvistică indoeuropeană, lingvistică cognitivă.

Dans cette contribution nous nous occupons du concept de « physionomie acoustique des mots » qui trouve sa première élaboration dans la « Théorie du Langage¹ » de Karl Bühler, et que nous appliquons, dans une perspective diachronique, au changement structural du verbe latin au verbe roman. On cherchera entre autres à discuter les possibles limitations de l’arbitraire.

* CAER EA 854, Aix-Marseille Univ., E-mail : enzo.pardo@gmail.com. Domaines de recherche: linguistique générale, philosophie du langage, linguistique italienne et romane, linguistique indoeuropéenne.

** Professeur, Aix-Marseille Univ., CAER EA 854, E-mail : saffisophie@gmail.com, thématiques de recherche : Linguistique italienne, Linguistique comparée des langues romanes, Psychomécanique du langage.

¹ Karl Bühler, *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, Fischer, 1934 ; tr. fr., *Théorie du Langage*, édité par Didier Samain et Janette Friedrich, Marseille, Agone, 2009, § 18, pp. 416-435, 649.

Pour commencer, il nous semble opportun de préciser notre conception du langage, en critiquant certains principes théoriques structuralistes, qui ont dominé le panorama linguistique durant tout le XX^e siècle. À cause de tels axiomes, issus, selon nous, d'une lecture réductive du *Cours* de Saussure², la linguistique moderne a toujours vu et continue à concevoir la langue comme quelque chose d'abstrait. Quelque chose qui ne se trouve que dans la réalité psychique des locuteurs. De nombreuses pages ont été écrites à propos de la linguistique de la langue, moins sur la linguistique de la parole.

En effet, le structuralisme classique, de la même façon que le générativisme, a écarté de son horizon d'étude aussi bien le locuteur, pris dans sa matérialité psychophysique, ses conjonctures historiques, géographiques et sociales, que le monde, au sens de l'*Umwelt*, c'est-à-dire la scène partagée où les interactions significatives des êtres humains se concrétisent, à laquelle elles se réfèrent et par laquelle elles sont en partie déterminées³.

L'activité linguistique humaine qui se réalise dans cette *Umwelt* partagée, est destinée, selon Albano Leoni, exclusivement à la reproduction et à l'interprétation du sens et des signifiés⁴.

Mais revenons au langage, nous le considérons d'un point de vue platonicien, comme un outil. En tant qu'outil, il accomplit la fonction de médiateur indirect entre deux locuteurs et il est forgé *ad hoc* afin de représenter le monde à travers les signes. Par conséquent, le langage est un outil qui permet à quelqu'un de transmettre à quelqu'un d'autre une conception d'univers : le langage cueille le monde à travers les signes.

Le langage, selon nous, ne copie rien de la réalité mais il existe une certaine fidélité relationnelle et matérielle dans la convention d'application : prenons l'exemple d'un thermomètre, la ligne de mercure qui indique la température représente la convention d'application. Notre thermomètre qui est métaphoriquement l'*organon* de Platon et Aristote, est en relation strictement motivée avec l'idée qu'il représente : la fièvre. Nous refusons une théorie iconique stricte mais nous penchons pour une reconnaissance « des traits physiognomoniques de la substance phonique », parce que nous considérons le langage comme un outil de représentation indirecte.

² Voir Federico Albano Leoni, *Dei suoni e dei sensi, il volto fonico delle parole*, Bologna, Il Mulino, 2009, pp. 18-19. En outre, il est utile de rappeler l'intervention de De Mauro dans le *Cours* [in Saussure 1922; trad. it. 1968, pp. 455-456 n. 305]. Et encore, Vincenzo Pardo, « Aristote Saussure et la convention du signe », in *Studii de Știință și Cultură*, "Vasile Goldiș" University Press, Arad, 1/2011, pp. 19-34.

³ Voir Vincenzo Pardo, « La lingua ipostatizzata : la psicomeccanica della *langue* di Gustave Guillaume e la linguistica della *parole* di Karl Bühler », in *Studii de Știință și Cultură*, "Vasile Goldiș" University Press, Arad, 3/2011, p. 80.

⁴ Cf., *Ibidem*, Albano leoni, p. 20 et suivantes.

Les phénomènes linguistiques sont en tout et pour tout des signes. Déjà l'image acoustique d'un mot est marquée par sa composition et, grâce à elle, nous la reconnaissons parce que la composition joue le rôle de médiateur entre deux interlocuteurs et nous permet de reconnaître une physionomie phonique.

Le point fondamental dans la théorie de l'arbitraire du signe, est, selon nous, le suivant, et Bühler l'a saisi parfaitement :

Locuteur et linguiste avouent l'un et l'autre que, si nous nous livrons « aujourd'hui » à une comparaison du son et de la chose, nous ne voyons apparaître nulle « ressemblance » entre les deux, et nous ne savons même pas, dans la plupart des cas, s'il y en a eu une un jour, ni si cette *application* [cette coordination] à été originairement opérée en fonction d'une telle ressemblance.⁵

En effet, selon nous, le rapport de ressemblance entre le son et la chose qu'il représente n'est pas important mais ce qui importe est le fait que les images acoustiques d'une langue correspondent aux choses et au lexique d'une langue. Le lexique d'une langue, considéré scientifiquement, accomplit la mission de représenter indirectement mais systématiquement les noms de la langue avec leurs relations de correspondance aux choses :

En bref, de la décision du Cratyle nous pouvons garder ceci : les images phoniques d'une langue sont appliquées aux choses, et, en établissant le lexique d'une langue qu'on a scientifiquement étudiée, on remplit la première tâche qui résulte de la réponse apportée par le Cratyle, à savoir une présentation systématique des noms de la langue (ainsi qu'on l'appelle), avec leur relation de coordination aux choses⁶.

L'image acoustique d'un mot est construite comme un « signe objectal » et en fonction d'un « signe conceptuel » doté de sens dans la parole ; les signes linguistiques ne représentent pas directement la chose qu'ils dénomment mais ils guident le locuteur dans sa prise de connaissance :

Les phénomènes langagiers sont de part en part sémiotique. Déjà l'image acoustique d'un mot est construite en tant que signe, et en vue du signe. Le mot *Tische* « tables », contient en tant que phénomène sonore quatre caractéristiques élémentaires, par lesquelles nous le distinguons de structures acoustiques proches. Ces traits, les phonèmes du mot, fonctionnent comme des *notae*, comme des caractéristiques. Ce sont les *signes distinctifs* de l'image acoustique. Poursuivons : l'image acoustique complète *Tische* fonctionne dans l'énoncé pourvu de sens comme *signe d'objet*⁷.

Donc, à titre d'exemple, les mots *domus* et *domicile* ne représentent pas la « maison » mais ils représentent la connaissance directe du concept « maison »

⁵ *Ibidem*, Bühler 1934 ; tr. fr. 2009, p. 111.

⁶ *Ibidem*

⁷ *Ibidem*, Bühler 1934; tr. fr. 2009, p. 115.

médiatisé par un certain ordre phonique, par une certaine composition non arbitraire des phonèmes. Le rapport entre son et sens doit être entendu comme le rapport entre, d'une part, les signes sonores (les mots) phonétiquement connotés et propres à la structure sonore d'une langue et, d'autre part, leurs signifiés respectifs, car le concept acoustique a la capacité de signaler phonétiquement le concept mental.

En accord avec Bühler, nous comprenons le signe linguistique à la fois comme a) un symbole en vertu de sa correspondance à des objets et des faits ; b) un symptôme (*indicium*) par rapport à sa dépendance à l'émetteur, dont il est l'expression de son intériorité ; c) il est signal en vertu de son appel à l'auditeur dont il conduit le comportement externe ou interne⁸.

Après avoir posé le contexte méthodologique, nous allons introduire le concept de « physionomie acoustique » avec lequel nous voulons affirmer que nous considérons une phonie, un message sonore, comme une *Gestalt in praesentia*, c'est-à-dire comme une « totalité organisée ». Nous la percevons et la reconnaissons d'une façon *gestaltique*. La physionomie acoustique est, d'une part, conçue comme une caractéristique individuelle et variable des mots, d'autre part, elle représente une certaine constance du signalement phonématique des images des mots par rapport à leurs variations en diachronie⁹.

Un processus est pourtant mis en œuvre par le locuteur, qui va du général au particulier, du tout à la partie. Il nous semble que le concept de physionomie acoustique de Bühler se marie parfaitement avec celui de Guillaume, quand il nous définit la psychomécanique du langage.¹⁰ Guillaume conçoit le langage comme un flux sonore forgé par l'esprit à travers des mécanismes de généralisation et de particularisation. Cette conception guillaumienne est, à notre avis, à rapprocher de celle de la physionomie acoustique du mot de Bühler.

Quel est l'objet d'étude de la psychomécanique ? Elle ne s'occupe pas des rapports entre le langage et la pensée, mais des mécanismes que la pensée réalise pour se saisir elle-même et dont la langue offre une fidèle représentation. Et donc, nous utilisons ces mécanismes pour reconnaître et pour reconstruire des messages sonores.

Nous sommes convaincus que la reconnaissance et l'apprentissage du langage parlé se fait de façon holistique, de la physionomie générale à l'identification du particulier, en essayant d'établir le profil phonique d'un mot, d'une phrase ou d'un discours¹¹.

⁸ cf., *Ibidem*, p. 109.

⁹ Samain in Bühler 1934 ; tr. fr. 2009, pp. 429, 432, 649.

¹⁰ Gustave Guillaume, *Principes de Linguistique théorique*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, Klinksieck, Paris, 1973, p. 94.

¹¹ « Il faut au demeurant souligner explicitement que ce ne sont pas tous les *ensembles de sons* qui font partie des mots, mais seulement ceux qui présentent une *frappe phonématique*. En se soustrayant à la limitation imposée au stock phonématique d'une langue, les cris et les constructions onomatopéiques iconiques en son par conséquent exclus » [*Ibidem*, Bühler 1934 ; tr. fr. 2009, p. 445]. Ce passage est profondément lié à la conception aristotélique du langage qui est « *κατὰ συνθήκην* » (*kata suntheken*) c'est-à-dire, selon nous, « par composition » et non pas « par convention » comme on a commenté ailleurs.

Les mots, les phonies, avec leurs traits phoniques (les phonèmes) sont caractérisés par *gestalqualitäten*, c'est-à-dire par la *qualité des formes déterminées*. Ces *formes* sont liées par une certaine fidélité matérielle à leurs objets et elles sont des formes composées d'une série associative de phonèmes ordonnés. Les phonèmes sont « substance formelle », ils montrent, justement, tout comme le signe linguistique, un côté formel et un côté substantiel :

Physionomie et *signalement* sont des appellations métaphoriques pour désigner deux méthodes, et non une seule et même manière de garantir leur fonction diacritique, car la *physionomie* telle que nous l'entendons fait partie des *Gestalten*, des formes, tandis que le *signalement*, de par sa nature, fait partie, totalement ou largement, des « liaison-et ».¹²

Le phonème, selon nous, n'est pas un élément fonctionnel comme l'école de Prague le classifiait, mais le phonème est un moment fonctionnel. En effet, d'un point de vue psychologique, l'auditeur extrait du *continuum* sonore (l'image acoustique), des moments fonctionnels à l'indispensable identification *gestaltique* de la phonie¹³ :

C'est donc aux traits *physiognomoniques* dans l'image acoustique du mot que nous prêtons attention et eux que nous utilisons dans l'échange verbal [...]. L'image acoustique est donc susceptible de modulations *pathognomoniques* riches en informations¹⁴.

Chaque mot, chaque message sonore a donc une physionomie acoustique qui contribue également à indiquer sa valeur symbolique et syntaxique. Une phonie n'est pas un ensemble aléatoire de sons mais elle est composée d'une série de signes distinctifs, une série de signalements, les phonèmes.

Ces phonèmes¹⁵, font office d'éléments diacritiques en opérant comme ces signalements individuels qu'on a l'habitude de rassembler dans les pièces d'identité.

Ils sont les marques naturelles par lesquelles dans le courant sonore du discours nous reconnaissons et distinguons les paroles :

¹² *Ibidem*, Bühler 1934; tr. fr. 2009, 421-422. Dans la psychologie de la Gestalt, et plus précisément pour Stumpf, les *Undverbindungen* (« liaison-et » dans le passage ci-dessus) rentrent parmi les phénomènes gestaltiques de fusion et ils peuvent être définis comme des phénomènes purement agrégatifs. Voir, Carl Stumpf, *Erkenntnislehre*, vol. II, Lipsia, 1940.

¹³ cf., *Ibidem*;

¹⁴ *Ibidem*, Bühler 1934; tr. fr. 2009, p. 432.

¹⁵ Il nous semble opportun de gloser la conception du phonème de Bühler : « [...] *Phonème*, qui désigne une entité pourvue d'un *signalement phonématique* dans une langue donnée. Pour qu'une structure sonore soit un mot d'une langue, il faut, dit Bühler, que ses *traits phoniques* (*Lautmale*) fassent partie du *stock phonématique* (*Phonemschatz*) de cette langue. Un *phonème* est défini dans le cadre d'un métalangage, phonétique (*Phonetik*) ou phonologie (*Phonologie*) » [*Ibidem*, Samain in Bühler 1934; tr. fr. 2009, 660]. Evidente la différence entre les phonèmes et les sons (*Schall* ou *Klang*) qui pour Bühler sont des réalités physiques, empiriques. [cf., *Ibidem*].

J'ai étudié il y a peu cet autre langage de l'homme et des animaux qu'on appelle mimique ou pantomime. [...]. Ce que je veux dire et expliquer en me basant sur ces derniers est la chose suivante : d'après ce que montrent des travaux plus anciens et plus récents [...], il apparaît qu'au cours de l'échange mimique émergent certains *éléments fonctionnels*, qui sont extraits du flux continu de ce qui se passe sur le visage et dans les mouvements plus grossiers du corps de l'homme [...]. Du point de vue psychologique, c'est exactement la même chose qui se produit avec l'image acoustique du mot. Pendant l'enregistrement, l'auditeur extrait de ce continuum phonique certains éléments fonctionnels afin d'opérer l'indispensable diacrise. C'est cela et rien d'autre qu'on appelle des phonèmes¹⁶.

Si par exemple nous prenons le signifiant latin *pater* et le français *père*, on constate que malgré tous les changements qu'a subi ce mot au cours de son histoire au sein de la famille linguistique indoeuropéenne, son empreinte phonématique et sa valeur symbolique n'auraient jamais pu se modifier de façon discontinue et irrégulière. Par rapport à cette identité génétique se constitue l'unité historico-linguistique des mots :

En effet, quel que soit par exemple ce qui a pu arriver dans les langues indoeuropéennes au mot qui s'écrit *Vater* chez nous, il est impossible que son empreinte phonématique ou sa valeur de symbole aient jamais changé par-à-coups et sans loi. C'est en fonction de cette *identité génétique* qu'est construite l'unité *Vater* pour l'histoire du langage, et que cette dernière a sa place dans le lexique de l'allemand, pour le passé, le présent, et pour tous les dialectes. C'est pourquoi *Vater* est un mot pour les linguistes¹⁷.

Avec une empreinte phonématique¹⁸, nous rappelons le célèbre exemple bühlerien de la « frappe linguistique : comme la monnaie possède une empreinte qu'on lui a imprimée lors de la frappe, de la même façon, il existe une « frappe phonématique » de l'image acoustique : le mot montre une empreinte lisible dans sa racine indoeuropéenne.

¹⁶ *Ibidem*, Bühler 1934; tr. fr. 2009, p. 433.

¹⁷ *Ibidem*, p. 151.

¹⁸ Nous ajoutons que les phonèmes, selon le modèle instrumental (*organon*) du langage, représentent le fruit d'une sélection sur un ensemble plus vaste de sons (il suffit de rappeler le concept de « stock phonématique » et de « traits phoniques » ; cf., *supra*, p. 5, et n.14) et leur valeur différentielle est garantie justement par leur empreinte phonématique. La conception du phonème n'est pas combinatoire mais fondamentalement prototypiste, vu que c'est la fidélité à une matrice matérielle qui en permet l'identification (pour cette raison on parle d'analogie avec la frappe des monnaies). On évolue dans une perspective pragmatique et sémiotique, visant à définir les conditions objectives de l'identification du signe (en privilégiant une linguistique de la parole). Affirmer que les phonèmes sont susceptibles d'avoir une empreinte phonématique équivaut à dire que les mots d'une langue sont à considérer comme « des signes phoniques pourvus d'une empreinte phonématique et susceptibles de champ » [*Ibidem*, Bühler 1934; tr. fr. 2009, 446]. Pour conclure : « La théorie bühlerienne du phonème fait essentiellement appel à trois notions : l'empreinte ou frappe phonématique, la physionomie acoustique et le caractère de la voix. Les deux premiers traits, qui relèvent du code partagé entre les locuteurs [...], permettent d'identifier les mots et les phonèmes, mais la physionomie acoustique est une *Gestalt* et seul le concept d'empreinte (*scil.* frappe) phonématique correspond *mutatis mutandis* à la définition pragoise du phonème » [*Ibidem*, Samain in Bühler 1934; tr. fr. 2009, p. 632].

Le pendant de l'échange de signes est le commerce de marchandises [...]. Le dollar circule, et ici les partenaires de la communication, se reposent *plus largement* sur la convention « un dollar est un dollar », parce qu'ils ne doivent ni le manger ni le fumer. D'un certain point de vue, les mots fonctionnent dans l'interaction verbale de manière encore plus indifférente à la matière (de manière encore plus dématérialisée, plus abstraite¹⁹) que le dollar, et d'un autre point de vue, ils sont par ailleurs pourvus de qualités qui varient d'un cas à l'autre, qui sont pertinentes pour la communication, et auxquelles les partenaires de la communication sont très sensibles [...]. La pièce de monnaie présente une empreinte qu'elle tient du coin avec lequel elle a été frappée²⁰.

La seule idée de conventionalité, selon nous, applicable au langage est le rapport de convention qui établit la valeur symbolique du mot. Cette valeur se réalise toujours, dans chaque communauté linguistique, conformément au principe selon lequel la monnaie est utilisée symboliquement comme produit d'échange. Si, comme Bühler l'affirme, « dollar est dollar », de la même façon est valable l'exemple de la frappe phonématique de la racine indoeuropéenne « **dem* est **dem* », à laquelle par convention nous avons associé le signifié primaire de « maison, famille » et à partir de laquelle toutes les autres monnaies, dont la valeur symbolique est « maison, famille », sont frappées. Quand on confère une « attribution effective de signifié » au signe linguistique, cela anéantit la liberté du signe :

C'est à l'*empreinte phonématique de l'image acoustique* d'un mot qu'est associée, de manière analogue aux marques commerciales et au coin des monnaies, une convention de communication. Cette convention (dans l'acception purement logique du terme) fixe la valeur de symbole du mot, valeur qui, à l'intérieur d'une communauté linguistique, conformément à la phrase « un dollar est un dollar », est donnée pour équivalente dans tous les cas où il est réalisé [...]. Un billet d'un dollar se trouve devant moi sur la table. Il est pourvu de signes *individuels* d'identification [...]. Avec de pures entités sémiotiques, il n'en est question que lorsque, par exemple, on exploite leur physionomie propre pour les faire fonctionner comme signes indiciels, ou encore lorsque le Pégase « symbole » est mis sous le joug et attelé à l'objet qu'il symbolise, ou à un objet qui a besoin d'une marque d'authenticité (par exemple d'une marque de propriété ou d'origine)²¹.

¹⁹ Quelques mots sur la notion bühlerienne d'abstraction : quand nous l'utilisons, à propos du signe linguistique, nous ne pensons pas tout à fait à une substance qui n'a pas de corps, indéfinie, théorique. Au contraire, en suivant Bühler, nous penchons pour une linguistique de la parole et des formes où il résulte que le signe est une entité à insérer dans la réalité psychophysique du locuteur : « [...] Deuxièmement, et sans doute plus fondamentalement, loin d'être réellement *abstrait*, ces *traits pertinents* sont toujours présentés par Bühler comme le fruit d'une sélection objective, voire matérielle, sur *la totalité du matériau acoustique concret*. À égale distance du *fourvoiement substantialiste* et d'une combinatoire abstraite, la démarche adoptée témoigne donc d'un certain empirisme, d'abord soucieux de déterminer les conditions psychologiques d'identification des signes » [*Ibidem*, Samain in Bühler 1934; tr. fr. 2009, p. 648].

²⁰ *Ibidem*, Bühler 1934; tr. fr. 2009, p. 148.

²¹ *Ibidem*, Bühler 1934; tr. fr. 2009, pp. 149-150.

Pourtant, comme la monnaie change au cours du temps, la physionomie phonique des mots aussi se modifie. Toutefois, elle reste liée au matériel de la « frappe phonématique » c'est-à-dire la physionomie reste liée à sa racine, et la valeur symbolique établie conventionnellement *a priori*, reste intacte, tout comme la valeur symbolique de la monnaie ne change jamais.

En ce sens, chaque signe est aussi un symbole, « un accord ». Et un symbole, aux dires de Saussure, maintient un rudiment de lien avec la réalité, dans ce cas une certaine fidélité relationnelle et matérielle.

C'est en nous appuyant sur ce cadre théorique que nous nous proposons de formuler nos réflexions sur le changement structural du verbe latin au verbe roman. Nous centrons notre question sur deux types de structures verbales, avec lesquelles le professeur Domenico Silvestri²² de L'Orientale de Naples, a synthétisé l'évolution du système verbal indoeuropéen.

D'un point de vue cognitif-comportemental, cette question est en lien avec les intérêts les plus récents de la *Gestaltpsychologie* et de la neurolinguistique.

Les deux types de structures sont la structure endomorphique, dans laquelle les morphèmes sont strictement intégrés -comme infixes- dans la structure du lexème (la racine) où ils en constituent une expansion ; par contre la deuxième, la structure exomorphique, prévoit le déplacement des morphèmes vers les extrémités de la forme verbale, donc suffixes et préfixes²³.

La structure exomorphique est caractérisée par la *reconnaissance par traits discrets* dans la linéarité du signe (après le lexème suivent les morphèmes suffixaux, donc désinentiels, avec une accumulation séquentielle de différentes valences)²⁴.

La structure endomorphique est qualitativement différente ; en effet elle suggère plutôt, avec des procédés introflexionnels une *reconnaissance par profil par traits analogiques*, dans une situation dans laquelle les composants du mot devaient maintenir une certaine autonomie. Par exemple :

1. Apophonie : en italien *dovere/devo, sapere/seppi, bene/buono/bontà*, en latin *facio/feci*, en français *vouloir/je veux*, en arabe *katav «écrire »/ kotev « il écrivit »* ;
2. Redoublement morphosyntaxique : comme dans l'aoriste sigmatique, italien *scrissi*, latin *scripsi*, grec *ἔγραψα (ègrapsa)*.

Quand nous parlons d'analogie, nous l'entendons comme un phénomène psycholinguistique ; en effet, selon nous, la base de l'analogie est psychologique :

²²Domenico Silvestri, "Morfologia essenziale e semantica minima. Due tesi e un'ipotesi" in *Diachronica et Synchronica*, studi in onore di Anna Giacalone Ramat, a cura di Romano Lazzeroni, Emanuele Banfi, Giuliano Bernini, Marina Chini, Giovanna Marotta, Pisa, 2008, Edizioni ETS, pp. 479-509.

²³Cf., Paolo di Giovine, *Il mutamento strutturale dal verbo latino al verbo romanzo: considerazioni di metodo e prospettive di ricerca*, in E. Lombardi Vallauri e L. Mereu (a cura di), *Spazi linguistici*. Studi in onore di Raffaele Simone, Roma, Bulzoni, 2009, p. 61.

²⁴*Ibidem*;

c'est-à-dire l'association dans l'esprit d'une idée avec une autre idée. Elle est un principe inconscient d'association de formes, qui constitue l'essence de la création linguistique et symbolique²⁵.

Comme Bréal disait, l'analogie est un moyen et elle exprime la tendance à la recherche d'un modèle préexistant et adapté à un but, plutôt que la recherche d'une création linguistique totalement nouvelle.

En ce qui concerne le latin, il présente une part substantielle de lexique héréditaire indoeuropéen : au type endomorphique, structure reconnaissable « par profil », appartiennent, par exemple, toutes les formations radicales, comme les présents (*inflecta*) athématiques ou semi-athématiques du type *ferre/fert*, *volo/vult*, *fīt /fieri*, *flēt/flēre*, les rares cas d'aoriste (*perfecta*) athématiques comme *fuit*²⁶.

Nous considérons comme des structures endomorphiques les parfaits latins à voyelle longue radicale : *fervit/fervere*, *fidit/findēre*, dans lesquelles la marque morphologique est interne à la racine (il suffit de considérer que la racine indoeuropéenne de *ferveo* est **bh_(e)ru*)²⁷. De même, les parfaits redoublés : *meminī*, *tetulī*, *poposcī*, *momordī*, font partie des formations endomorphiques rentrent.

Afin d'expliquer la taxinomie ci-dessus, nous prenons l'exemple du verbe latin *volo*. Ce verbe doit être reconduit à la racine indoeuropéenne, qui en représente l'empreinte phonématique, **wel-* ; elle est à l'origine de l'infinitif latin « *vōlēre* » variante de « *velle*²⁸ » (et aussi dans le lituanien *pa-vėlmi*, « je veux », le

²⁵ Nous considérons, ici, à plein titre, l'analogie comme un processus cognitif qui, tout d'abord, a lieu dans l'esprit du locuteur et, conformément, entre autres, à ce que Saussure affirme dans le chapitre IV du *Cours*: « l'analogie est d'ordre psychologique; mais cela ne suffit pas à la distinguer des phénomènes phonétiques, puisque ceux-ci peuvent être aussi considérés comme tels. Il faut aller plus loin et dire que l'analogie est d'ordre grammatical : elle suppose la conscience et la compréhension d'un rapport unissant les formes entre elles [...]. Voir, Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 5^{ème} éd. publiée par Charles Bally, Albert Sechehaye, Paris, Payot, 1979 (1^{ère} éd. 1922), p. 226. Sur la nature cognitive du phénomène analogique, Philippe Monneret, en définissant comme indissoluble le lien entre l'image iconique et analogique, reprend, inconsciemment, le concept de « visage phonique des mots » de Bühler: « D'autre part, l'image, telle qu'elle a été définie ici, permet de prendre en charge la question de l'innovation sémantique, dont l'ineffable divin n'est qu'une formulation archaïque. Or il s'agit d'un aspect à mes yeux crucial, puisque la raison qui m'a conduit à m'intéresser à la problématique de l'iconicité tient précisément en ce qu'un système de signes arbitraires ne permet pas de transmettre à autrui un sens nouveau [...]. Quant à la hiérarchie de l'analogie et de l'iconicité, nous avons bien vu d'une part que la conception de l'image (ou de l'icône) que j'ai utilisée repose elle-même sur une structure analogique; d'autre part que dans la sémiotique peircienne, les structures iconiques qui intéressent le linguiste sont elles-mêmes de type analogique [...]. Il semble donc que l'on gagne à considérer que c'est l'analogie qui subsume l'iconicité, autrement dit que l'icône (ou image) n'est autre qu'une analogie d'un certain type ». Cf., Philippe Monneret, *iconicité et analogie*, Cahiers de linguistique analogique, n°1, Dijon, A.B.E.L.L., 2003, pp. 192-193.

²⁶ Cf., *Ibidem*, Di Giovine 2009, p.65.

²⁷ *Ibidem*

²⁸ Des renseignements ultérieurs sur le verbe latin « volo ». Le présent indicatif du verbe *volo* est « semi-thématique » : près des formes athématique *vult*, *vultis* (avec le développement *-o- > -u-* après *v-* : cf., les formes archaïques *volt*, *voltis*), se trouvent les thématiques *volo*, *volūmus* (plutôt que *volimus*, avec *-i- > -u-* devant à labial), *volunt* (structures exomorphiques justement comme l'italien *voglio*). Donc, l'infinitif *velle* est à classer comme endomorphique pourquoi athématique.

germanique *wili* « il veut » utilisé comme optatif et équivalent au latin *velim*). *Volo* dans les langues romanes a développé une structure exomorphique dans le français *vouloir*, dans le roumain *a voi/a vrea*, dans le provençal et le catalan *voler* et dans l'italien *volere*²⁹. Ces voix, en étant toutes des infinitifs³⁰, donc formes nominales du verbe, sont reconnaissables d'un point de vue gestaltique *par traits discrets* (nous ne considérons pas le verbe espagnol et portugais *querer* « vouloir, aimer » parce qu'il est une directe filiation du verbe latin *quero*).

Si nous prenons le grec *βούλομαι* (bouólomai) -présent thématique, pourtant, certainement exomorphique -dont *volo* représente la voix active, c'est-à-dire *βούλω* (bouólo), on observe le *b* changé en *u*, comme dans *βάδω* (bado) - *uado* et le *ou* transformé en *ω* à la dorique devenu *o* en latin comme *βούς* (boús), dorique *βως* (bos), latin *bos*, français *bœuf*.

Ainsi le grec, par rapport au latin, présente une structure exomorphique.

L'infinitif *velle*, endomorphique pourtant, a développé une tendance à l'exomorphisme en italien, provençal, catalan, français et roumain. Toutefois, on voit qu'il a maintenu au cours du temps sa physionomie acoustique liée à sa frappe phonématique.

Nous pouvons affirmer, en observant ces « phonies³¹ », qu'on relève *une physionomie acoustique, dans le changement de ces structures*, qui permet aux locuteurs d'associer, en diachronie, le concept de « vouloir » à des signifiants de langues différentes reconnaissables entre eux *d'une façon holistique par traits discrets*.

Pas seulement. Le concept mental de « vouloir » occupe par sa dimension neurolinguistique, une place centrale prototypique dans la langue et dans l'esprit, où par prototypique on entend une certaine fidélité à une matrice matérielle qui en permet l'identification. En effet, selon nous, ces phonies possèdent une empreinte phonématique, ces signifiants phoniques étant le fruit d'un procédé de frappe phonématique.

On peut aussi constater que dans les langues romanes, l'endomorphisme trouve un lieu privilégié dans les formes flexionnelles « irrégulières » restantes, du type italien *vede/vide, rompe/ruppe, credei/credetti*. Selon Di Giovine³², ceci vaut pour tous les parlars romans, même si évidemment c'est moins évident dans les langues qui, comme le français en phase moderne, présentent un *passé simple* fortement concurrencé par le *passé composé*³³.

En outre, vu que l'italien est composé à 86% de latinismes, ou encore que l'anglais présente seulement 10% de lexèmes de fonds saxon, il résulte clairement

²⁹ Si l'on considère « *völère* » comme une variante de « *velle* », il est possible d'avancer que les verbes « *volere, voler* » ont maintenu une structure exomorphique, parce qu'ils sont des calques.

³⁰ Les infinitifs sont à considérer comme des formes nominales à l'origine (et dans les langues romanes modernes cette valeur nominale se retrouve dans des expressions du type « vouloir est pouvoir », qui correspondent à une phrase à prédicat nominal comme « la volonté est puissance »).

³¹ Sur l'italien « fonia » : séquence de sons articulés.

³² *Ibidem*, p. 72.

³³ *Ibidem*

que les langues romanes penchent pour le type endomorphe, mais le discours serait à approfondir.

Le rapport entre signifiant et signifié résulte nécessairement motivé, parce que, d'un point de vue psychologique, les locuteurs et leurs destinataires sont motivés par des « besoins linguistiques », par exemple, comme nous le rappelle Henri Frei³⁴, le besoin d'assimilation, de différenciation, de brièveté, d'invariabilité et d'expressivité, la nécessité d'extraire du *continuum* sonore des moments fonctionnels déterminés servant à l'indispensable reconnaissance et assimilation du lexique d'une langue. Le locuteur qui est aussi destinataire, prête attention pendant l'échange communicatif aux caractères physiognomoniques de l'image acoustique parce cette dernière joue un rôle social ; ce rôle exige un certain degré d'uniformité obtenue grâce à un système de signes simples, les phonèmes, ce que Bühler appelle les *notes sonores*³⁵. N'oublions pas, que, comme Benveniste l'affirmait, la langue est le domaine du sens et ce sens, selon Bühler, se meut entre une dimension symbolique et une déictique. Et c'est au sein de ce domaine, entre ces deux dimensions, que les besoins linguistiques des locuteurs sont satisfaits.

Retournons au changement du latin au roman. En ce qui concerne la structure exomorphique, qui prévoit de la part du locuteur un type de reconnaissance par *traits* discrets, elle englobe les anciens thèmes d'action du latin, d'origine indoeuropéenne, en *-tō*, *-scō*, **-yō*, comme dans *salto*, *quiesco*, *capio*, et les anciens aoristes – conflués dans le *perfectum* – qui mettent en évidence un suffixe sigmatique ou une autre morphologie interne à la racine.

Le verbe latin *pasco* « paître » en est un exemple. Il doit être reconduit à la racine indoeuropéenne **pā-* « nourrir à la cuillère », sa frappe phonématique est repérable dans *pā-vī*, *pā-būlum*. Quant à *pās-tus*, *pās-tor*, ils renvoient à une forme augmentée avec *-s-* de la même racine. La sourde dentale *-s-* représente un suffixe exomorphique qui est présent évidemment dans le calque grec *πάσ-χω*, dans l'italien *pas-colare*, dans l'espagnol et portugais *pas-tar*, le roumain *a paș-te* « a trimite la păscut ». Elle est assimilable à la racine **pā-*. Du latin à l'ancien français on observe la tendance à une exomorphisme plus accentué : *paître* est liée à son empreinte phonématique **pā* augmentée non seulement du suffixe exomorphique *-i-* mais du *-s-* aussi. En effet, *paître* montre l'évolution suivante : du latin *pas-cere* à l'ancien français *pais-tre*. De l'ancien français au français moderne *paître* révèle une expansion exomorphique de la racine moins marquée.

Ces correspondances dénotent que la structure du verbe latin *pasco* a évolué génétiquement jusqu'à nous en maintenant un certain degré d'exomorphisme,

³⁴ Voir : Henri Frei, *La Grammaire des Fautes*, Geuthner, Paris, 1929, pp. 137, 237-238. Et encore, Vincenzo Pardo, "Discordances dans le corp du langage: quand l'arbitraire devient "motivation phonique-compositionnelle", in *Studia Universitatis Babeş Bolyai Philologia*, Revue de l'Université de Cluj, 4/2010, pp. 237-239.

³⁵ cf., *Ibidem*, Bühler 1934; tr. fr. 2009, pp. 416-435.

recherché de façon motivée par le locuteur qui, dans ce cas, réussit à reconnaître la physionomie phonique du mot « *paître* » *par ses traits somatiques discrets*.

C'est par ces mécanismes de production et/ou de reconnaissance *par traits discrets* (dans le cas d'une construction par adjonction) et *par profils analogiques* (dans le cas d'une construction par substitution) que se révèle, selon nous, la possibilité pour les mots de chaque langue d'être caractérisés.

Chaque mot se caractérise par son profil morphologique et par sa configuration sémantique, selon les procédures neurolinguistiques suivantes : lors de la création d'un mot à partir d'une racine, soit on transforme la racine en lui ajoutant un suffixe, soit on la transforme de l'intérieur par évolution phonétique ; en d'autres termes on a le choix entre deux stratégies évolutives : par expansion du mot, ou par inclusion dans le mot.

Les mécanismes ci-dessus, comme l'a affirmé Silvestri³⁶, correspondent à des opérations psycholinguistiques précises (des psycho-états) sur la base de présumés agencements physiologiques (des neuro-états), et ils vont intervenir dans les deux aires de la morphologie et de la configuration sémantique du mot.

En résumé, le locuteur/destinataire perçoit le phénomène linguistique de façon gestaltique, en reconnaissant une physionomie phonique par ses traits physiognomoniques. Une frappe phonématique forge la physionomie acoustique des mots : les locuteurs mettraient donc en œuvre un processus qui va du général au particulier, du tout à la partie. Ce procédé rationnel, par ces mécanismes de généralisation et de particularisation, se marie parfaitement avec la *reconnaissance par traits discrets* dans la linéarité du signe qui caractérise la structure exomorphique et la *reconnaissance par profil par traits analogiques* qui désigne la structure endomorphique.

La reconnaissance comme l'apprentissage du langage parlé survient de façon holistique, selon nous ; l'établissement du profil du mot, de la phrase, du message sonore, se réalise dans une dynamique qui va de l'ensemble au particulier. Selon notre hypothèse de travail, cette représentation structurale de la langue est à la base du langage, de sa naissance et de son développement.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBANO LEONI Federico, *Dei suoni e dei sensi*, Bologna, Il Mulino, 2009, 242 p.
 ARISTOTELE, *De Interpretatione*, sous la direction de E. Riondato, Padova, Antenore editore, 1957, 53 p.
 BENVENISTE Emile (dir), *Lettres de F. De Saussure à A. Meillet*, "CFS", 21, 1961, pp. 89-135.
 BENVENISTE Emile, *Nature du signe linguistique*, "AL", 1, 1939 (réédité in E. Benveniste, 1966: 49:55), pp. 23-30.
 BENVENISTE Emile, *Problème de linguistique générale*, Gallimard, Paris, (trad. italienne, *Problemi di Linguistica Generale*, Milano, il Saggiatore, 1971), 1966, V. I-II, 417-316 pp.

³⁶ *Ibidem*, Silvestri 2008.

- BÜHLER Karl, *L'onomatopé et la fonction du Langage*, in "Journal de psychologie", 30, pp. 101-119.
- BÜHLER Karl, *Phonetik und Phonologie*, in "Travaux du Cirlce Linguistique de Prague", 4, pp. 22-53.
- BÜHLER Karl, *Psychologie der Phoneme*, in D. Jones e D.B. Fry (a cura di), *Proceedings of the Second Internatinal Congress of Phonetic Sciences (London, 22-26 July 1935)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1936, pp. 162-169.
- BÜHLER Karl, *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, Fischer, (trad. italiana *Teoria del linguaggio. La funzione rappresentativa del linguaggio* Roma, Armando, 1983) 1934, 434 p.
- BÜHLER Karl, *Théorie du Langage*, édité par Didier Samain et Janette Friedrich, Marseille, Agone, 2009, 687 p.
- DE MAURO Tullio, *Saussure in cammino*, « CFS » LIX, 2007, pp. 41-54.
- Di GIOVINE Paolo, *Il mutamento strutturale dal verbo latino al verbo romanzo: considerazioni di metodo e prospettive di ricerca*, in E. Lombardi Vallauri e L. Mereu (a cura di), *Spazi linguistici. Studi in onore di Raffaele Simone*, Roma, Bulzoni, 2009, pp. 61-74.
- ENGLER Rudolf (dir), édition critique de Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Harrasowitz, Wiesbaden, 1916, 146 p.
- FREI Henri, *La Grammaire des Fautes*, Geuthner, Paris, 1929, 319 p.
- FRIEDRICH Janette, *Le concept de phonème chez Karl Bühler. Plaidoyer en faveur d'un concept formel, philosophique du phonème*, in « Cahiers Ferdinand de Saussure », 55, 2002, pp. 19-34.
- FRIEDRICH Janette, *Les idées phonologiques de Karl Bühler*, in Friedrich e Samain, 2004.
- FRIEDRICH Janette, SAMAIN Didier (a cura di), *Karl Bühler. Science du Langage et mémoire européenne*, dossiers d'HEL n.2 (supplément électronique à la revue « Histoire Epistémologie Langage », Paris, Shesl, n.2, [http:// :htl.linguist.jussieu.fr/dosHEL.htm](http://:htl.linguist.jussieu.fr/dosHEL.htm)).
- GODEL Robert, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Droz, Ginevra, 1966, 282 p.
- GUILLAUME Gustave, *Leçons de linguistique*, vol.13, 1958-1959 et 1959-1960, Québec, P.U.L. / Paris, Klincksieck. 1995.
- GUILLAUME Gustave, *Principes de linguistique théorique*, Paris, Klincksieck, 1973, 279 p.
- GUILLAUME Gustave, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, vol. 6, 1945-1946, série C : *Grammaire particulière du français et grammaire générale (I)*, Québec, P.U.L. / Lille, Presses Universitaires de Lille, 1985, 332 p.
- GUILLAUME Gustave, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Hachette, 1919, 318 p.
- HALLE Morris, *On the base of phonology*, in J. A. Fodor e J.J. Katz (a cura di), *The structure of Language. Readings in the Philosophy of Language*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1964, pp. 324-333.
- JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique général*, Paris, Edition de Minuit, (trad. Italienne, *Saggi di linguistica generale*, Milano, Feltrinelli, 1966), 1963, 219 p.
- JAKOBSON Roman e WAUGH Linda R., *The Sound Shape of Language*, Bloomington-London, Indiana University Press, (trad. Italienne, *La forma fonica della lingua*, Milano, Saggiatore, 1984), 1979, 335 p.

- JAKOBSON Roman e HALLE Morris, Phonology and phonetics, in R. Jakobson e M. Halle, *Fundamentals of Language*, Den Haag, Mouton, pp. 1-51; trad. It. *Fonetica e Fonologia*, in *Saggi di Linguistica Generale*, Milano, Feltrinelli, 1966, pp. 79-124.
- JESPERSEN Otto, *Efficiency in Linguistic Change*, Munksgaard, Kobenhavn, 1941, 90 p.
- JESPERSEN Otto, *Language. Its Nature, Development and Origin*, Unwin and Allen, Londra, 1922, 448 p.
- JESPERSEN Otto, *Progress in Language*, Amsterdam [etc.], J. Benjamins, 1993, (copie facsimile de l'ed.: London: Swan Sonnenschein, 1894), 370 p.
- JESPERSEN Otto, *The Philosophy of Grammar*, Unwin and Allen, Londra, 1924, 359 p.
- LO PIPARO Franco, *Aristotele e il linguaggio. Cosa fa di una lingua una lingua*, Roma-Bari, Laterza, 2003, 246 p.
- MONNERET Philippe, *iconicité et analogie*, Cahiers de linguistique analogique, n°1, Dijon, A.B.E.L.L., 2003, pp. 184-195.
- MONNERET Philippe, *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion, 2003, 261 p.
- PARDO V., « Aristotele Saussure et la convention du signe », in *Studii de Știință și Cultură*, Arad, “Vasile Goldiș” University Press, 1/2011, pp. 19-34.
- PARDO V., "Discordances dans le corps du langage: quand l'arbitraire devient "motivation phonique-compositionnelle", in *Studia Universitatis Babeș Bolyai Philologia*, Revue de l'Université de Cluj, 4/2010, pp. 231-245.
- PARDO Vincenzo, « La lingua ipostatizzata : la psicommeccanica della *langue* di Gustave Guillaume e la linguistica della *parole* di Karl Bühler », in *Studii de Știință și Cultură*, Arad, “Vasile Goldiș” University Press, 3/2011, pp. 79-88.
- SAFFI Sophie, *La personne et son espace en italien*, Limoges, Lambert&Lucas, 2010.
- SAFFI Sophie, *Études de linguistique italienne. Approches synchronique et diachronique de la psychosystématique de l'italien*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2010.
- SAUSSURE Ferdinand de, [1922] *Cours de linguistique générale*, 5^{ème} éd. publiée par Charles Bally, Albert Sechehaye, Paris, Payot, 1955 (1^{ère} éd. 1922), 331 p.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Introduzione al secondo corso di linguistica generale*, sous la direction de Raffaele Simone, Roma, Ubaldini, 1970, 108 p.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Notes inédites de Ferdinand de Saussure*, sous la direction de Robert Godel, "CFS", 12, 1954, pp.49-71.
- SAUSSURE Ferdinand de, *Scritti Inediti di linguistica generale*, trad. italienne et commentaire sous la direction de Tullio De Mauro, Roma-Bari, Laterza, 2005 (1^{ère} éd. 2002), 121 p.
- SILVESTRI Domenico, *Morfologia essenziale e semantica minima. Due tesi e un'ipotesi*, in “Diachronica et Synchronica”, studi in onore di Anna Giacalone Ramat, a cura di Romano Lazzeroni, Emanuele Banfi, Giuliano Bernini, Marina Chini, Giovanna Marotta, Pisa, 2008, Edizioni ETS, 479-509.
- SIMONE Raffaele, *Il sogno di Saussure : otto studi di storia delle idee linguistiche*, Roma-Bari, Laterza, 1992, 217 p.